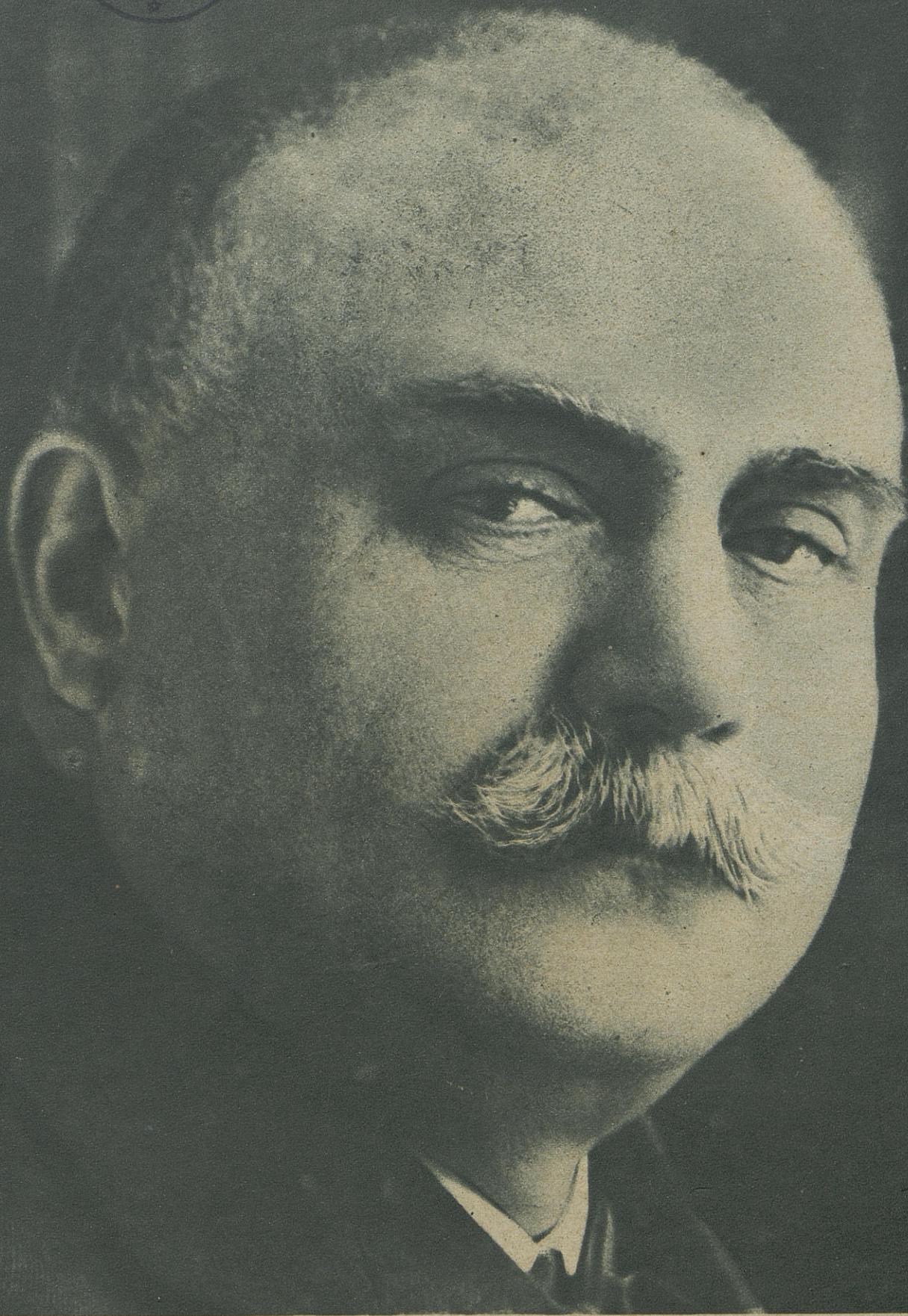


# J'ai vu...



**UNE TÊTE : M. CLAVEILLE**

Le nouveau grand maître des chemins de fer français.

*La mort du "porteur"*



*Caissons d'artillerie passant un gué.*

**LA CAVALERIE SUR LE FRONT DE LA SOMME. — LES HÉROS MÉCONNUS**

Si les hommes accomplissent chaque jour, depuis que dure l'offensive sur le front picard, de véritables prodiges de courage et d'énergie, leurs compagnons de peine, les pauvres chevaux, méritent, eux aussi, une place dans notre pitié. On dirait

qu'ils ont comme une conscience obscure qu'ils combattent pour la bonne cause. On en a vu mourir à la tâche, et tomber de fatigue, tout d'un coup, comme de bons soldats qui jusqu'au dernier souffle tendent leur volonté dans l'orgueil de ne pas faiblir.

# LES VALETS DÉMASQUÉS

[Je me suis déterminé à faire connaître aux lecteurs de *J'ai vu...* le récit qui va suivre, parce qu'il n'y a plus aujourd'hui de raisons de le taire. Je m'empresse d'ajouter que j'ai changé, dans ses péripéties et dans ses personnages, ce qui aurait pu constituer encore, à ce jour, des indiscretions inutiles. On y va voir l'Allemagne à l'œuvre avant la grande guerre; ses moyens étaient nombreux et souvent adroits pour tout connaître de la force française et la dimi-

## PREMIÈRE PARTIE

### I

SEPTEMBRE 1913

A la fin du mois d'août 1913, je revenais d'un voyage aux frontières de l'Espagne, lorsque mon directeur, celui d'un grand journal parisien, me dit :

— Voulez-vous suivre les manœuvres qui vont avoir lieu dans le Sud-Ouest ? Elles seront, je crois, intéressantes.

— J'ai fort envie d'accepter, lui répliquai-je; mais j'ai scrupule à le faire. Je ne connais que fort peu de chose aux affaires militaires... Et ce n'est pas là un sujet dont puisse parler un ignorant.

— J'ai prévu votre objection, me répliqua-t-il. Aussi bien je ne vous demande pas œuvre de tacticien. Quelqu'un jouera ce rôle à côté de vous. Il vous suffira de prendre des notes sur le pittoresque de l'événement et d'en observer les acteurs. Pour le reste, vous ferez tout ce voyage en compagnie d'un homme de métier et de grand savoir : le général...

Ici, mon interlocuteur me cita un nom que je ne répéterai pas dans ce texte, mais que je désignerai d'une initiale (A... par exemple), pour la commodité du récit. Je connaissais ce chef de réputation. Il se trouvait à la retraite, mais il consacrait tout son temps, ses énergies, son intelligence au service de la défense nationale. Il étudiait toutes les questions avec méthode et en tirait des conclusions logiques. Ce sont ces conclusions qu'il formula, par la suite, en des études vigoureuses et claires — études qui ont pris depuis la guerre toute la valeur d'une prophétie. Je retrouvai le général A... gare d'Orsay et nous fîmes route ensemble vers Montauban, où nous avions décidé d'établir notre quartier général. Mon compagnon était un homme charmant, affable, d'esprit vif et gai. J'ai conservé avec lui depuis des relations qui sont empreintes, pour ma part d'une déférente amitié. Ce soir de notre départ, il me parla tout de suite sur un ton cordial qui me mit fort à l'aise. Tout naturellement, nous



UN BULGARE

*C'était un homme de taille moyenne, jeune encore et d'apparence vigoureuse.*



*C'est à ces deux hommes que reviendrait la direction des armées françaises le grand jour...*

nuer. Le hasard a fait que j'ai été mêlé à deux reprises à ses intrigues et que j'ai pu, alors, les réduire à néant. C'est le hasard qui a tout fait. Je n'en tire nul orgueil et ne souhaite rien autre que de demeurer dans l'inconnu, tranquille mais attentif, sous ce masque que j'ai placé sous ces pages en guise de signature. Pour le reste, j'attends encore du hasard de nouvelles satisfactions : c'est l'ami du journaliste et je lui dis ici mon sincère remerciement.]

(NOTE DE L'AUTEUR.)

en vinmes à parler, avant de nous reposer, des grands problèmes militaires. Et, tout à coup, je formulai cette question qui me brûlait les lèvres :

— Croyez-vous à la guerre? lui dis-je.

— Formellement.

— Bientôt?

Il me regarda en silence. Le train filait dans la nuit avec, de temps en temps, le fracas des gares franchies en vitesse, des plaques tournantes secouées par notre passage. Nous étions seuls dans notre *sleeping* et nul témoin ne pouvait gêner notre entretien. Il me répondit :

— Avant trois ans.

— Mais, mon général, lui fis-je, il faut un prétexte pour se battre. Ni notre politique intérieure, ni surtout notre politique extérieure ne me paraissent de nature à justifier une attaque de l'Allemagne.

— Oh! les prétextes! me répliqua le général A... Ce n'est point ce qui retardé les guerres. L'Allemagne prendra le premier venu ou elle n'en prendra pas du tout... Je crois, par exemple, qu'elle nous demandera brutalement de dissoudre notre légion étrangère. Elle nous l'imposera en de tels termes qu'il nous sera impossible d'accepter. Vingt-quatre heures après, nous serons attaqués dans l'Est pendant que des armées massées dans la direction d'Aix-la-Chapelle et de Trèves pénétreront dans le Luxembourg et la Belgique. De ce côté, nous n'avons point de forces. Longwy sautera comme un bouchon. Maubeuge n'est pas en état de résister. Quant à Lille, c'est un beau fruit à cueillir : il suffit de tendre la main.

« Tout cela sera très rapide. Vous savez que les ailes de la victoire, comme l'a dit parfaitement un de mes collègues, s'appellent le Secret et la Vitesse. Les Allemands ont le secret. Ils auront la vitesse. Ah! il nous faudra de rudes efforts pour les arrêter ».

Ce langage m'impressionna fort. J'y ai souvent pensé depuis la guerre et j'ai médité sur son bon sens, sa vérité, sa justesse. Sur le moment, je repris la conversation en ces termes :

— Mais, mon général, si vous estimez le péril aussi grave et aussi

proche, quels remèdes préconisez-vous pour le conjurer?

— D'abord et avant tout, le retour à la loi de trois ans. Il nous faut une couverture importante au moment où nous serons attaqués. Cette guerre sera une guerre de réserves. Il faut que nous ayons la faculté de mobiliser ces réserves, il faut que nous ayons le temps de les armer, de les encadrer et de les mener au secours de nos corps actifs. Sinon... »

Mon compagnon de route fit un geste de la main qui signifiait : « Sinon... advienne que pourra ». Il se tut de nouveau quelques instants, bourra une pipe d'un pouce énergique, l'alluma et reprit :

— *Secondo...* L'artillerie lourde... Mettre le peu d'artillerie lourde que nous avons en état, c'est un devoir urgent. En construire d'autre si on a le temps. Nous avons un excellent canon de campagne, mais que pourra-t-il, le brave, si l'ennemi a des canons d'une portée supérieure à la sienne? Que pourra-t-il, sinon combattre vaillamment, mais désespérément?

« En ce qui me concerne, je vais défendre ces projets de toute mon énergie par la plume et par la parole — s'il m'est donné de me faire entendre. Quand la guerre viendra je retournerai à mon poste, là où l'on m'appellera. Jusque-là je servirai mon pays avec les moyens qui sont en mon pouvoir. »

Comme il commençait de se faire tard, nous décidâmes de nous allonger sur nos couchettes.

— Avant de nous endormir du sommeil des justes, me dit encore le général A... vous me permettrez, mon nouvel ami, de vous donner un petit conseil. En ami et en camarade...

— Mais j'en serai flatté, répliquai-je.

— Eh bien! nous nous rendons aux manœuvres, en un milieu où nous allons voir beaucoup de militaires... des Français naturellement et des Allemands aussi...

— Comment? fis-je un peu surpris.

— Oh! entendons-nous, ils ne se promèneront pas sous votre nez en costume de uhlans, éperonnés et casqués... Non! ils seront en civil, comme vous et moi. Ils iront par vaux et chemins d'un air badaud et presque indifférents... Mais ils ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre... Or, ils en savent déjà plus qu'il n'en serait souhaitable. Soyez donc aussi discret que possible. Gardez pour vous ce que vous pourrez voir et ce que vous pourrez entendre... Le secret! le secret! C'est un devoir à cette heure.

— Mais les secrets sont bien gardés? interrogeai-je.

— Espérons-le. Cependant les Allemands ne négligent rien pour les pénétrer. Il faut avoir cette idée dans la tête. Oh! je ne vois pas des espions partout, mais ce que j'en ai vu me permet de dire qu'il y en a comme cela très suffisamment. Je suis resté une partie de ma vie dans l'Est.

« Entre Toul, Nancy, Epinal et Belfort, pas un chemin que je ne connaisse, pas une route que je n'aie pratiquée. Je connais toutes les clairières, tous les coins de forêts, tous les vallonnements à l'abri desquels pourrait se défilier l'artillerie, tous les

bosquets où pourraient s'embusquer les mitrailleuses. Eh bien! j'ai rencontré là, bien des fois, de ces paysans à l'aspect innocent, propriétaires de fermes dans les environs, et qui sont à coup sûr d'excellents Allemands et d'excellents géographes. Tout ce menu peuple manœuvre au doigt et à l'œil. Ce ne sont d'ailleurs pas les plus dangereux, car ceux-là nous les connaissons... Les plus redoutables sont ceux que nous ne connaissons pas, souvent mieux et plus haut placés, ceux qui ont des relations et des titres, ceux qui passent partout, serrent des mains et plaident pour leur cause; ce sont ceux qui vous endorment en affirmant les intentions pacifiques de leur nation; ce sont ceux qui, Allemands avoués ou neutres, notent chaque jour les détails qui peuvent intéresser le pays pour lequel ils travaillent.

« Et vous avez dû en rencontrer dans votre milieu de journalistes, reprenait après un court répit le général A... Ne croyez-vous pas que les correspondants des grands journaux allemands ou de

les hommes... Nous allons prendre un café, n'est-ce pas, mon brillant second? me dit le général A... avec un sourire.

Nous entrâmes au buffet où une lampe électrique jetait une maigre lueur, combattue par le jour naissant, sur les tables de marbre. Une jeune bonne, les yeux encore ensommeillés, ajustait un tablier sur sa forte poitrine et, s'approchant de nous, demanda :

— Vous prenez, messieurs?

— Deux cafés au lait bien chauds; du pain grillé, des croissants.

— Bien... messieurs!

Et installés sur nos chaises, un peu las des cahotements de la nuit, mais tout baignés d'air frais, nous nous apprêtions à savourer, seuls clients de ce vaste buffet, notre petit déjeuner, lorsque la porte s'ouvrit. Un voyageur entra, une valise à la main...

◆ ◆

#### UN BULGARE

C'était un homme de taille moyenne, jeune encore et d'apparence vigoureuse. Il avait une figure assez intelligente mais dure, où brillaient deux yeux gris et petits; et, sous un nez busqué et volontaire, une petite moustache brune et drue coupée au ras de la lèvre — en « brosse à dents », comme on dit dans l'armée allemande.

Pourquoi remarquâmes-nous cet inconnu dès qu'il entra, pourquoi éprouvâmes-nous une manière de désagrément à le voir s'asseoir à la table voisine de la nôtre? Ce fut peut-être là un de ces sentiments instinctifs comme on en sent naître à la première approche de certains êtres. Peut-être aussi fut-ce l'ennui de sentir un nouveau venu près de nous, alors que nous nous préparions à nous restaurer dans une quasi-intimité? Ce sentiment fut de courte durée, d'ailleurs, car nous nous apprêtâmes bientôt à manger nos toasts —

et nous avions faim. Soudain notre voisin, qui depuis qu'il était entré nous regardait avec insistance, se pencha vers nous :

— Excusez-moi, Messieurs, de vous déranger, nous dit-il avec une prononciation assez pure mais qui décelait néanmoins l'étranger... Excusez-moi, mais je me permets de me présenter à vous car je vous connais... vous mon général, et vous mon cher confrère... Je suis Arène Vandreck, correspondant du X... (il nous citait un journal bulgare). Et je pense, continuait-il, que nous sommes là, tous les trois, pour la même mission : suivre les manœuvres, admirer dans tout ce qu'elle a de viril, de grand, de fort, la noble armée française. Ah! on aime beaucoup l'armée française en Bulgarie, on aime beaucoup la France!

(A suivre.)



C'était le Bulgare Arène Vandreck.

certain pays attachés à la cause de l'Allemagne ne sont pas dévoués corps et âme à notre ennemi... Allons donc! c'est comme si vous me disiez que l'attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne ne recueille pas le plus de renseignements utiles qu'il peut se procurer... En vérité, c'est que ce serait un bien grand niais : ce qu'il n'est pas. Mais nous avons assez parlé pour ce soir. Il faut tout de même se reposer un peu.

Et le général A... s'allongea sur son sleeping. Je le vois encore me souhaitant bonsoir d'un ton aimable, comme je vois avec une précision singulière notre arrivée à Montauban. Il était cinq heures du matin. Une petite bise chassait dans le ciel indécis de grands lambeaux nuageux. L'air frais nous donna un frisson.

— Septembre... Bientôt l'automne. C'est une bonne saison pour manœuvrer, surtout dans ces régions... Quand on s'y prend plus tôt il fait trop chaud et c'est fatigant pour

*J'ai vu.*

LA QUINTESSENCE DE LA BEAUTÉ



*Les yeux.*



*Les jambes.*



*La bouche.*



*Le corps.*



*Les épaules.*



*Les pieds.*

Les artistes, et même les simples amateurs de belles formes, ont rêvé d'un corps féminin plastiquement parfait. C'est un idéal humainement irréalisable, hélas ! du moins dans la nature, qui se contente de disperser ses grâces, afin, sans doute, qu'il n'y ait pas trop de jalouses... Mais ce que la nature ne fait pas, l'art peut et doit le faire. C'est la recherche suprême du sculpteur, que la création d'une statue sans défauts. Or, un artiste américain va avoir cette chance inestimable, de faire poser, chacune



*Les cheveux.*

pour sa « spécialité », les reines de la beauté mondiale. Réunir « la plus belle nuque du monde », « le plus beau bras du monde », etc. (selon la formule chère à l'Amérique), soit toutes les perfections de détail, en une seule figure synthétique de la Beauté modèle ! Ce qui pouvait passer jusqu'ici pour un songe de poète sera la réalité demain. Et nos soldats en profiteront ; car, outre qu'ils peuvent admirer ici les « inspiratrices » du sculpteur, la statue sera vendue très cher, au profit des blessés alliés.

*J'ai vu...*



#### ATTERRISSAGES MOUVEMENTÉS

Quelque maîtrise qu'il ait de son appareil, un pilote, fût-il un as, ne descend pas toujours où il veut, surtout lorsque son réservoir à essence vient d'être crevé dans un duel. L'un de ces documents, emprunté à " La Guerre Aérienne Illustrée ", repré-

sente le maréchal des logis Flachaire, un nouvel as, qui, après un combat, vint se poser dans nos fils où il capota, sans casse. Dans l'autre, le capitaine S... atterrit au milieu d'un troupeau de moutons que l'on voit fuir dans une course éperdue.

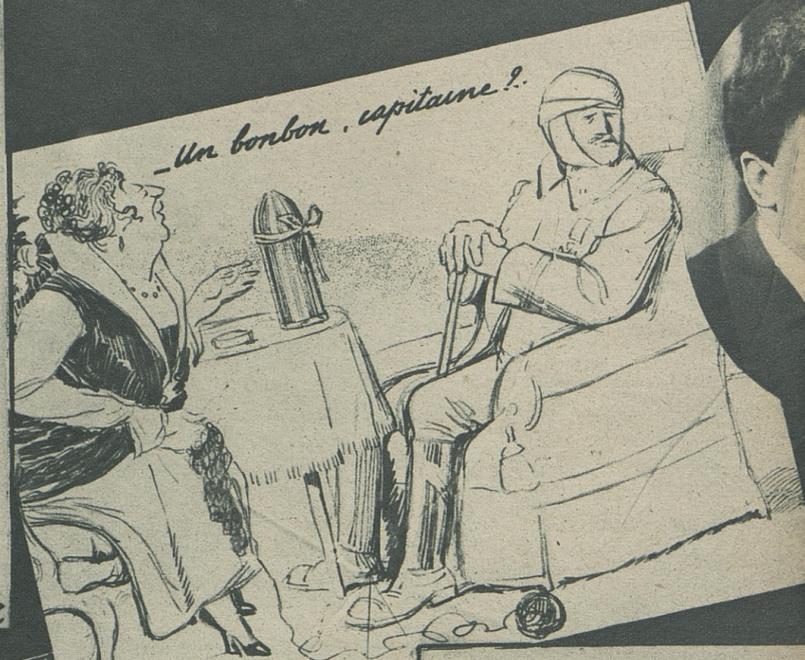
*J'ai vu.*



### LE CORTÈGE SOLENNEL DU NOUVEAU LORD-MAIRE DE LONDRES

Chaque année à pareille époque se déroule par les rues de Londres un cortège de gala : c'est l'entrée en fonction du nouveau lord-maire que célèbre cette pompe traditionnelle. Les costumes historiques sont d'une somptuosité sans pareille.

Or, l'ancien cérémonial vient d'être modifié, rajeuni ! Dans le défilé figuraient cette fois des trophées pris à l'ennemi : canon, drapeaux, taubes, etc. Et c'est en cet équipage modernisé que sir William Dunn, le nouvel élu, s'en alla vers le Guildhall....



QUELQUES FEUILLETS DE L'ALBUM DE GUERRE D'ABEL FAIVRE

En étudiant les visages de nos riches contemporains, ce portraitiste observateur ne fut pas sans noter les tares physiques, et même morales, de ses modèles ; et il est devenu tout naturellement un caricaturiste souriant et terrible. Certaines de ses satires

d'avant-guerre sont restées célèbres par leur amère puissance. Sa production actuelle, fortifiée encore par le tragique des événements, atteint la perfection. Ne nous y trompons pas : la portée de ses caricatures dépasse singulièrement leur apparence. Entre

les rides ou le tic des personnages, à peine grotesques mais effrayants, et la phrase presque insignifiante mais monumentale qu'ils prononcent, il y a une corrélation à la fois discrète et aigüe. L'effet final saisissant est obtenu à l'aide de moyens tout naturels,

d'une simplicité redoutable. C'est d'un art définitif. Au reste, M. Abel Faivre ne se contente pas d'agir par l'ironie : il ne néglige pas le symbole, et ses deux affiches de l'Emprunt celle du Coq et celle du Poilu, resteront, comme ses caricatures.

# NOUS AUTRES, FEMMES... L'HÉROÏNE

*Un salon élégant. Le thé sur une table, des gâteaux, des napperons. Sur des sièges: Mme Merluret, la maîtresse de la maison; Mme Truchant et sa fille, — elle est charmante, Isabelle, vingt ans, elle porte au doigt un anneau d'aluminium; Mme Tabourin, vingt-cinq ans — son mari est industriel, — c'est une ancienne riche; Mme Sorbier, un peu trop volontairement petite femme; Mme Tellurier, une blonde dont la trentaine s'arrondit; la baronne Piquand, des yeux derrière une face à main qui ne pardonne pas.*

Mme MERLURET. — Isabelle, vous seriez tout à fait aimable de m'aider à servir le thé. Ma fille est en retard, comme toujours.

Mme SORBIER. — Thérèse est toujours à son hôpital?

ISABELLE. — Plus que jamais! En voilà une qui aura fait sa guerre!

Mme CAVARD. — Je m'étonne, ma chère amie, que vous laissiez ainsi votre fille parmi les blessés, les médecins...

Mme MERLURET. — Si vous croyez que je ne me fais pas de bile?

ISABELLE. — Mais Thérèse n'est pas une jeune fille comme les autres: c'est l'héroïne!

Mme TRUCHANT. — Thérèse, c'est Thérèse! N'empêche que, du jour où tu as été fiancée, ton fiancé t'a priée de ne plus mettre les pieds à l'hôpital.

ISABELLE. — Comme c'est malin, maman, ce que tu dis là! Tout le monde sait que j'ai fait la connaissance de Raymond en le soignant. Il n'était pas très touché, c'était un blessé comme il m'en fallait un. Je lui ai plu, il ne m'a pas déplu, au contraire. C'était un jeune homme de notre monde, nous nous sommes fiancés. Comme je n'avais pas l'impression d'être indispensable à l'ambulance mexicaine, pour lui faire plaisir je suis resté chez nous: mais si Thérèse quittait sa formation, ce serait une catastrophe!

Mme MERLURET. — Elle est terriblement fatiguée.

LA BARONNE. — Rien n'est épuisant comme le dévouement!

Mme TABOURIN. — Personnellement, je n'ai pas pu résister; j'aime mieux donner 5 000 francs par mois.

LA BARONNE. — Toutes les femmes n'ont pas un mari qui fabrique des obus!

Mme TABOURIN (du tact au tac). — C'est même regrettable; il y a des minutes où l'on en a manqué!

Mme TRUCHANT. — Le jour de la déclaration de guerre, j'ai tout de suite acheté un costume d'infirmière et je me suis mise à la disposition de la marquise d'Isigny!

Mme MERLURET. — Vous aviez votre brevet?

Mme TRUCHANT. — Toutes les femmes du monde ont leur brevet: est-ce que nous pensions qu'il y aurait la guerre! Mais quand, avec la marquise, nous avons défait le pansement d'un pauvre soldat qui avait la cuisse ouverte, nous nous sommes trouvées mal toutes les deux et c'est lui qui a appelé le médecin pour nous soigner.

Mme CAVARD. — Moi, les pansements ça m'est égal, ce qui me gêne... ce sont certaines choses... les bains personnels. (Elle rougit.) Enfin, vous me comprenez?

Mme TABOURIN. — Quelle horreur!

Mme MERLURET. — A quel hôpital êtes-vous maintenant, madame Cavard?

Mme CAVARD. — Je ne suis pas à l'hôpital, je fais les gares.

LA BARONNE (à mi-voix). — Comme les vieux fiacres!

Mme SORBIER. — Les gares? Qu'est-ce que vous faites dans les gares?

Mme CAVARD. — J'attends qu'il passe des trains de blessés.

Mme TABOURIN. — Et quand il n'en passe pas?

Mme CAVARD. — Je fais des bridges avec une autre infirmière et l'aide-major!

Mme CAVARD. — Ce qui est beau, c'est de tenir!

ISABELLE. — Comme Thérèse!

Mme TRUCHANT. — Thérèse n'est pas mariée, nous avons une responsabilité dans la vie: nos enfants!

Mme TELLURIER. — Nos maris!

Mme SORBIER. — J'ai trouvé le moyen de me rendre utile: je suis la marraine d'un tas de poilus: ils m'écrivent...

LA BARONNE. — Et c'est votre femme de chambre qui leur répond?

Mme SORBIER. — Quelquefois! Qu'est-ce que ça peut leur faire: je leur envoie des paquets, des mandats: ils m'adorent.

Mme TELLURIER. — Le mien est aviateur: cinq palmes!

LA BARONNE. — Votre quoi?

Mme TELLURIER. — Mon filleul! C'est délicieux, chaque fois qu'il vient à Paris il m'emmène dîner au restaurant!

Mme MERLURET. — Avec votre mari!

Mme TELLURIER. — Pensez-vous! mon mari se sentirait tout à fait gêné entre nous. D'ailleurs, c'est un gamin!

LA BARONNE. — Votre mari?

Mme TELLURIER. — Mais non! mon aviateur!

Mme SORBIER (soufflant). — Elle a dit: mon aviateur!

ISABELLE. — Maintenant que je suis fiancée, je ne peux plus m'exposer, mais il y a une chose qui m'aurait rendue folle de joie...

Mme TRUCHANT. — Tu vas dire une bêtise!

ISABELLE. — Pas du tout! Je me serais offerte pour qu'on prenne de mon sang. Ça doit être une sensation extraordinaire... Et après, quand le blessé est guéri, qu'il a les joues un peu rouges, on doit se dire: « Bon! voilà mon sang qui lui monte à la tête! » (Elle éclate de rire.)

Mme MERLURET. — Cette Isabelle, elle a des idées!

Mme CAVARD. — Les blessés m'intéressent beaucoup, mais le jour où l'on a amené des typhiques, mon mari a tenu absolument à ce que je quitte l'hôpital.

LA BARONNE. — Et il vous a envoyé à la gare!

Mme MERLURET. — Si toutes les blessures étaient propres, nettes...

LA BARONNE. — ...guéries...

Mme MERLURET (tout en servant du thé). — Ce serait facile de mettre dessus des petits carrés de toile blanche; mais quand il faut fouiller dans des plaies atroces avec des pinces, quand il y a la gangrène, du pus... (A Mme Sorbier.) Un peu de crème?

Mme SORBIER (un peu écaurée). — Non, merci... sans cérémonie!

Mme TELLURIER. — Je n'ai jamais pu supporter ça. A l'hôpital, tout à fait au début, je faisais le travail du bureau... Le major était délicieux... et doux! En voilà un qui ne charcutait pas inutilement; il répétait toujours la même phrase: « Laissons faire la nature! » Quel charmeur!

Mme MERLURET. — Il fallait le suivre au front!

Mme TELLURIER. — Je suis restée à cause de mon mari.

LA BARONNE. — Les blessés ne sauront pas ce qu'ils ont perdu!

Mme TRUCHANT. — N'empêche que tous nos petits efforts n'ont pas été vains!

LA BARONNE. — Bien sûr! Vous avez marié votre fille!

(A ce moment entre Thérèse, un grand manteau sur son costume blanc, elle est jolie, mais fiévreuse, la fatigue a un peu tiré ses traits.)

ISABELLE (poussant un petit cri de joie). — Voilà Thérèse!

DES VOIX. — Cette bonne Thérèse! Comme vous avez l'air fatigué! Elle se tuera! — Reposez-vous!

THÉRÈSE. — La guerre n'est pas finie!

Mme MERLURET (l'embrassant). — Ma pauvre petite! Je t'assure que tu m'inquiètes beaucoup!

THÉRÈSE. — N'ête donc pas peur, ma-

man! Je ne me suis jamais si bien portée!

Mme TELLURIER. — C'est égal, depuis plus de deux ans vous faites un métier terrible.

Mme SORBIER. — Pas un jour de repos!

Mme CAVARD. — Nous sommes toutes dans le même cas, nous les infirmières.

ISABELLE (vivement). — Ça n'a aucun rapport!

Mme CAVARD. — Pourquoi donc?

LA BARONNE. — A cause du bridge.

Mme SORBIER. — Vous devez avoir des cauchemars toutes les nuits en rêvant à ce que vous avez vu dans le jour.

ISABELLE. — Elle a la satisfaction du devoir accompli.

Mme TELLURIER. — Moi je deviendrais affreusement triste!

THÉRÈSE. — Pourquoi donc! Mais j'ai des joies, des joies incomparables que vous ne pouvez pas connaître. Quand arrive un pauvre être meurtri, brisé quand je me penche vers lui, que je me bats, que je me bats, il n'y a pas d'autre mot, avec la mort, et quand, peu à peu, je le vois reprendre des forces, quand je vois son pauvre visage s'animer, quand je lis dans son premier regard une gratitude, une reconnaissance infinie, à ce moment-là, je suis payée, et au-delà, de toutes mes peines, et si les femmes savaient quelle... quelle volupté on peut goûter de sentir que le petit effort qu'on fait n'a pas été vain, toutes seraient comme moi au chevet des blessés!

Mme SORBIER. — Il faut pouvoir!

THÉRÈSE. — Non, Madame, il faut vouloir! Si vous avez pour moi une admiration que je ne mérite pas, c'est qu'au fond vous vous cherchez des excuses et que vous me considérez comme une héroïne — je connais mon surnom! — pour ne pas vous-mêmes passer pour des lâcheuses!

(Il y a un grand silence; une dame regarde sa petite montre à son poignet: sept heures! Les visiteuses se retirent un peu gênées, un peu hostiles et, quand Mme Merluret reste seule avec sa fille, elle lui ouvre les bras.)

Mme MERLURET (l'embrassant). — Machérie! Tu as beau dire, il n'y en a pas beaucoup comme toi!

THÉRÈSE (sans aigreur). — Tant pis, maman!

PERRETTE.

## UNE SEMAINE DE GUERRE:

Du 8 au 14 Novembre

MERCREDI 8 NOVEMBRE. — En Grèce, les Alliés occupent l'île de Leros.

JEUDI 9. — A la Chambre, M. Ribot annonce que le 2<sup>e</sup> emprunt a produit 11 milliards 300 millions.

— Les Russes-Roumains ont réoccupé Hirsova.

VENDREDI 10. — M. Wilson est déclaré réélu président de la République des États-Unis.

SAMEDI 11. — L'armée serbe enlève la région de Tchouk sur la Cerna, prend 10 canons et 500 prisonniers.

— Les Français reprennent Saïlissil.

DIMANCHE 12. — Offensive roumaine en Moldavie.

LUNDI 13. — Au nord et au sud de l'Ancre, les Anglais font 4000 prisonniers et prennent Saint-Pierre-Divion.

— A la Chambre, vote de confiance au gouvernement à propos de la crise des transports.

— L'Allemagne décide la mobilisation civile.

MARDI 14. — Les Anglais prennent Beaumont-Hamel et B'aucourt sur-Ancre.

— Le général italien Porro en mission à Paris.

## C'est aujourd'hui

QUE PARAIT LE 2<sup>e</sup> NUMÉRO DE

## La Guerre Aérienne

Illustrée

(Fédacteur en chef: Jacques MORTANE)

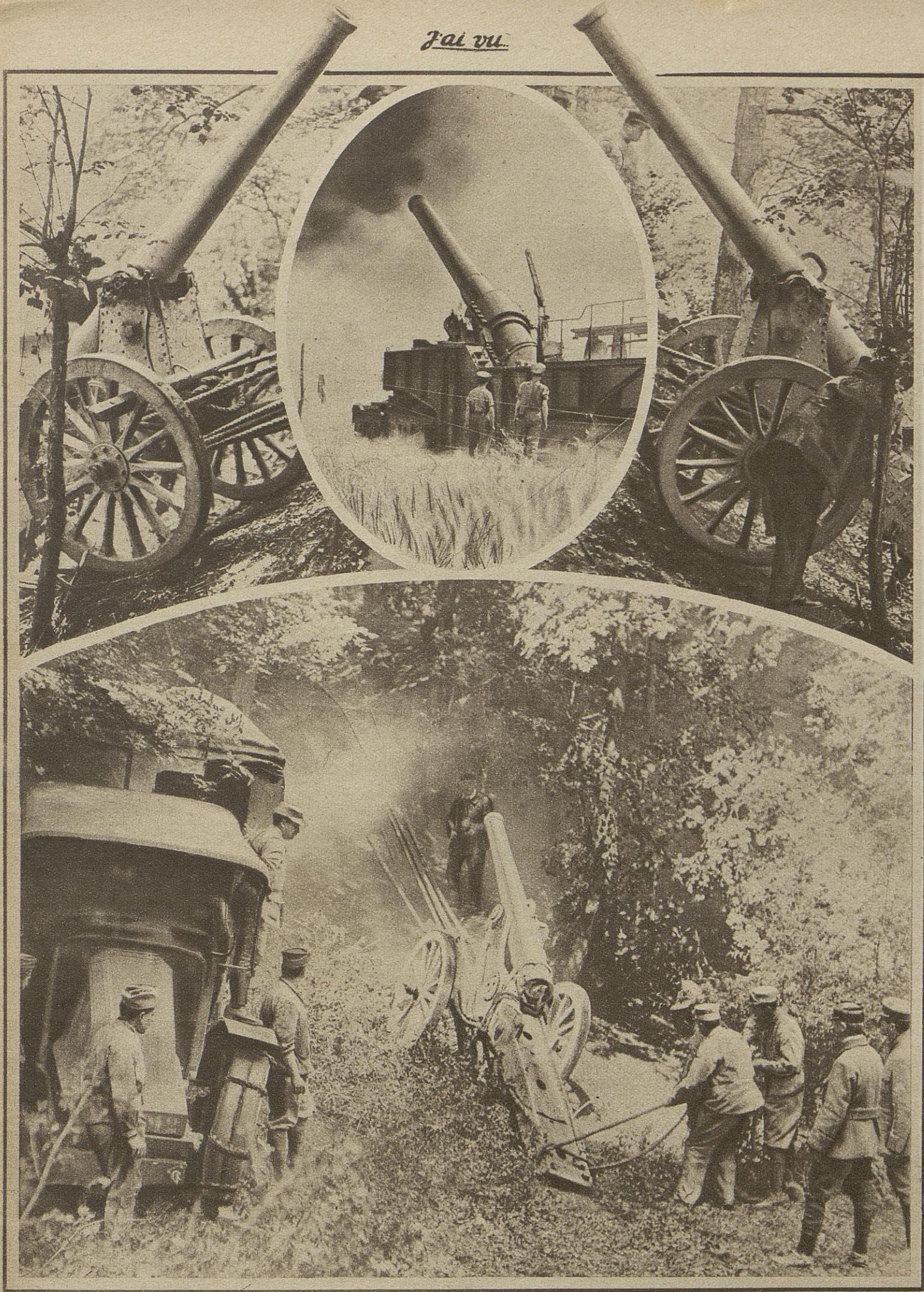
Le réclamer chez tous les Libraires

LE NUMÉRO: 50 CENT.

EN SOUS. Six mois (26 numéros): 12 fr. au lieu de 13 fr.

CRIPION. Un an (52 numéros): 25 fr. au lieu de 26 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.



**CANONS LOURDS BRAQUÉS SUR POINTS FIXES**

Le rôle de l'artillerie lourde ne consiste pas uniquement dans l'arrosage des tranchées ennemies. Certaines grosses pièces, entre autres celles de 120, sont constamment braquées sur un point fixe, spécialement chargées de gêner les communications adverses; et c'est ainsi qu'elles tirent, à intervalles déterminés,

un ou deux obus seulement qui tombent toujours au même nœud important : croisement de routes, bifurcation des voies de chemin de fer, rassemblement de troupes ou de convois, etc. Mais, pour les mettre en batterie, au bon endroit, il faut souvent les enlever péniblement jusqu'à des positions dominantes.

## LA QUESTION POLONAISE

En proclamant l'autonomie de la Pologne, nos ennemis ne poursuivent d'autre objet que la création d'un réservoir dans lequel ils comptent puiser des recrues pour alimenter leurs armées épuisées.

C'est la première fois que l'on voit, dans l'Histoire, l'occupant d'un territoire y lever des troupes et les lancer contre leur patrie, contre leur souverain. Mais l'Allemagne n'en est pas à compter ses félonies, ses crimes ! Seul, le résultat importe à ses yeux. Elle s'imagine que les Polonais accourront à son appel et iront se faire tuer par reconnaissance !

Elle leur avait promis de reconstituer leur patrie ; elle vient, au contraire de sanctionner les partages d'antan. Les Polonais de Posen, de Cracovie et de Lublin savent maintenant que si l'Allemagne triomphe ils ne seront jamais que des esclaves, sous la férule du Hohenzollern.

Le seul résultat de cette proclamation, aussi maladroit qu'odieuse, sera donc de resserrer les liens qui unissent les Polonais au tsar qui leur a promis de refaire leur nationalité dans ses frontières historiques.

En attendant, la Prusse aura la satisfaction de leur imposer sa livrée. Heureusement, il reste, en Pologne, bien peu d'adultes (les autres ayant été mobilisés), des quadragénaires et des jeunes gens qui n'ont pas fui lors de l'invasion. Sans doute, ils ne se révolteront pas pour ne pas être exterminés ; seulement, ils marcheront comme un troupeau prêt à se rendre aux Alliés à la première occasion ou à retourner leurs fusils contre leurs tortionnaires, ces Prussiens maudits qui depuis des siècles sont leurs pires ennemis.

Les terribles chevaliers teutoniques s'étaient déjà, au moyen âge, accrochés, tel un vampire, au flanc de la Pologne. Leur dernier grand maître abjura le catholicisme, sécularisa leurs biens. Ce fut le premier Hohenzollern qui régna ; ses héritiers, électeurs de Brandebourg, en même temps que rois de Prusse, s'attachèrent à réunir les deux moitiés de leur Etat. Il fallait pour cela démembrer la Pologne ; ce fut l'œuvre de Frédéric II qui suggéra à la tsarine Catherine et à l'impératrice Marie-Thérèse, l'idée de partager ce malheureux pays.

En 1815 le tsar Alexandre I<sup>er</sup> voulut réunir sous son sceptre toute la Pologne et en faire un Etat autonome. La Prusse s'y opposa.

Quand le généreux Nicolas II songea à accorder à ses sujets polonais des libertés nouvelles, c'est Guillaume II qui l'en empêcha. En effet, ce dernier avait déjà jeté les yeux sur la Pologne russe et il redoutait les conséquences d'une réconciliation entre les deux grands peuples de l'Empire et le contre-coup qu'elle aurait à Posen.

Du reste, trouverait-on dans l'Histoire moderne, en aucun pays civilisé, des exemples de tyrannie semblables à ceux dont fut toujours victime la partie de la Pologne échue à la Prusse ? Le Polonais y est brutalement refoulé parce qu'il refuse d'abandonner sa langue et les traditions de ses pères.

Pour atteindre son but, la dénationalisation d'un peuple, la Prusse ne recule devant aucun moyen. Elle a dépensé des millions pour établir, au milieu des populations polonaises et catholiques, des colons allemands et protestants ; puis, comme les résultats ne lui ont pas paru assez rapides,

elle a eu recours à des mesures draconiennes et a mis les indigènes hors du droit commun : elle a proscrit leur langue, leur a interdit de bâtir librement ; elle s'est même réservée, par une loi récente, le droit de les exproprier pour satisfaire aux besoins de sa colonisation.

En même temps, non contente de martyriser ses sujets polonais, la Prusse usait de son influence diabolique pour faire souffrir ceux du tsar et leur ravir leur patrimoine.

Elle a profité, dans ce but, des attaches que l'aristocratie germanique possédait, hier encore, à la cour et dans la haute administration de l'Empire.

Quelques explications sont peut-être nécessaires : quand, il y a deux siècles, Pierre le Grand fit la Russie moderne, il fut obligé de s'entourer d'étrangers, les Moscovites étant encore à demi barbares. Les successeurs se marièrent généralement en Allemagne, et s'entourèrent d'Allemands, originaires le plus souvent des provinces baltiques, et leurs sujets par conséquent. Ces derniers formèrent les cadres de la fameuse bureaucratie dont on fait un tel grief au gouvernement russe. Traitant l'Empire en pays conquis, ils introduisirent dans leur administration ces odieuses habitudes de rapine et de vénalité qui y ont trop longtemps subsisté.

Donc, d'une façon ou d'une autre et par les moyens les moins honorables, les Allemands s'acharnèrent à abaisser les Polonais tandis qu'ils obtenaient par eux dans l'Empire une situation étrangement privilégiée. Ils achetaient des terres, construisaient des usines, élevaient même des villes — telle Lodz avec ses 150 000 Allemands — établissaient des chemins de fer, exploitaient des usines. Ils accouraient, du reste, par milliers et on les voyait afficher des allures qui n'eussent été tolérées dans aucun Etat soucieux de conserver son indépendance. Ils n'employaient que leur langue dans leurs rapports avec l'administration russe ; ils ouvraient des écoles, constituaient des associations, organisaient des défilés dans les rues avec armes et drapeaux. Non seulement la police tolérait ces empiétements, mais parfois on voyait les fonctionnaires russes prendre part à des cérémonies et à des banquets présidés par les représentants de Guillaume II.

Enfin, chose incroyable, pendant que ces Allemands obtenaient des faveurs inouïes, ils s'attachaient à les faire refuser aux Polonais. Ils opéraient la conquête économique du pays et en réduisaient les habitants au rang d'Ilotes. Cet état de choses a naturellement empiré depuis deux ans qu'ils occupent la Pologne. Ils ont concédé quelques maigres libertés aux malheureux habitants, afin de pouvoir, pour comble d'hypocrisie, se dire leurs libérateurs. Mais les Polonais ne seront pas assez sots pour se laisser prendre au piège. Ils savent ce que vaut l'autonomie qu'on leur promet. Ils auront un souverain allemand (ou autrichien), un gouvernement allemand et subiront l'occupation militaire allemande. On leur laissera officiellement des droits égaux à ceux des Allemands, mais ces derniers seront subventionnés par le gouvernement, et protégés par lui, si bien que l'industrie, le commerce, les services publics tomberont entre leurs mains. Alors, l'Etat deviendra officiellement allemand et la Pologne auto-

nome sera une nouvelle Posnanie, en attendant que le même sort ne soit réservé à la Galicie.

Au contraire, la victoire russe c'est la restauration de la Pologne des Piast ou des Jagellons. C'est pour elle l'origine d'une fortune qu'elle n'a jamais connue à aucune époque.

Nul n'ignore, en effet, que la Pologne a bénéficié depuis un demi-siècle d'une expansion économique considérable et qu'elle doit à la Russie la situation prospère dans laquelle elle se trouvait en 1914.

En 1850, le tsar Nicolas I<sup>er</sup> brisa les barrières douanières qui la séparaient de l'Empire, ouvrant d'immenses débouchés à toutes ses productions qui se trouvèrent, par surcroît, défendues contre la concurrence étrangère par un régime protecteur. Varsovie s'éveilla alors de sa torpeur pour se transformer et s'agrandir. Des cités industrielles comme Lodz surgirent de terre. Des voies ferrées furent construites pour relier les grandes cités industrielles et minières au reste de la Russie, à la Perse et à la Sibérie. Sur cet immense marché, les produits polonais n'avaient pas et n'auront pas de longtemps de concurrence sérieuse, car l'industrie russe est encore en enfance.

De 1857 à 1915, la production polonaise a passé de 30 millions de roubles à 500 millions et les villes industrielles y renferment maintenant 25 p. 100 de la population.

Que la Pologne devienne un Etat indépendant séparé de la Russie, et c'est la ruine pour son industrie, la misère pour ses habitants, car la consommation locale serait très inférieure à la production. D'une union avec l'Allemagne, le résultat serait le même, car cette dernière n'accepterait pas de devenir le débouché de sa conquête et de voir sa production concurrencée sur son propre marché. Pour comble, la Pologne elle-même serait envahie par les marchandises mécaniques.

La Pologne a donc tout à craindre de la victoire allemande, tout à espérer de celle des Alliés. Sans doute la Russie n'a pas toujours fait preuve, à Varsovie, d'un esprit de prévoyance. Mais ce n'est plus que le passé, un passé enterré. Par la proclamation lancée le 16 août 1914 par le grand-duc Nicolas parlant au nom du tsar : la Russie s'est engagée à reconstituer la Pologne dans ses limites historiques. Par ses victoires, une autre nation magnifique renaîtra sur les immenses territoires qui s'étendent de la Baltique aux Carpathes, des confins du Brandebourg aux plaines de l'Ukraine. Alliée perpétuelle de la formidable Russie de demain, la Pologne n'aura pas à craindre la revanche des Germains ; elle rouvrira ses universités de Posen, de Varsovie, de Cracovie, de Wilna ; enfin, sans rencontrer d'obstacle, ses produits iront à travers l'Empire jusqu'au fond de l'Asie. La Pologne ne peut donc attendre son salut que de la Russie.

JACQUES DAUGNY.

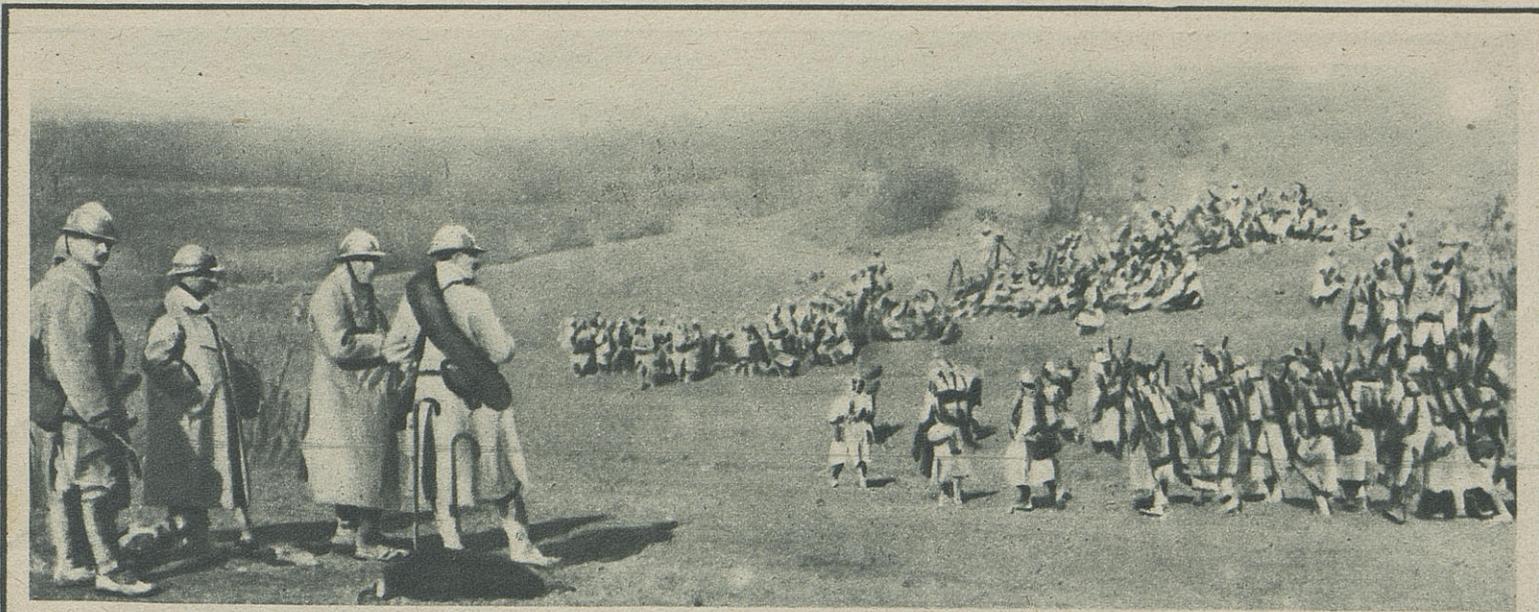
**Nous ajournons à un de nos prochains numéros la publication de :**

**Cassinou va-t-en guerre**

L'œuvre spécialement écrite pour les lecteurs de *J'ai vu*, par Charles DERENNES.

*J'ai vu...*

*Un bataillon de "marsouins" va prendre position avant l'attaque.*



*Les guetteurs à l'abri derrière les sacs à terre.*

**UN POSTE D'OBSERVATION EN AVANT DE VERDUN**

Dominant une des hauteurs qui entourent Verdun l'Inviolée, un poste d'observation avait été installé. A l'abri d'une muraille de sacs à terre qui les protégeait contre les bombes d'avions, des soldats, des guetteurs ont surveillé inlassablement

l'horizon, durant de longs mois. Maintenant que Vaux et Douaumont sont retombés entre nos mains, le rôle de ce poste prend fin. Mais ceux qui l'occupaient, guerriers indomptables, sont déjà plus en avant, aux places d'honneur, en première ligne!

*J'ai vu...*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



L'ancien président de la République, M. Armand Fallières, devient président de la Commission des Economies.



A la Porte Saint-Martin vient d'avoir lieu la première représentation de "l'Amazone", du maître Henry Bataille (au centre), dont M<sup>me</sup> Simone (à gauche) et Réjane (à droite) sont, avec Antoine, les principales interprètes.



Dans la cour des Invalides, une infirmière M<sup>me</sup> Droz, déjà médaillée au Maroc, reçoit la médaille des épidémies.



Au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne, visite de Ben Ghabrit et des membres de la mission musulmane française.



Une artiste américaine, miss Aline Thomas, qui prodigue son talent pour les blessés français.



M. Deutsch de la Meurthe remet la médaille d'or de l'Aéro Club aux deux as Dorme et Nungesser.



M. S. Raggi, nouvel ambassadeur d'Italie à Paris.

M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, arrive à New-York pour y prendre son congé.



M. Naquet, le père du divorce en France, qui vient de mourir.



L'ex-sultan du Maroc Moulay Hafid aux régates de Saint-Sébastien.



Le duc de Connaught chez le général Joffre.



M. et M<sup>me</sup> Poincaré visitent les "Parrains de Reuilly".

*J'ai vu...*

Colonne de paysans polonais acheminés de force vers l'Allemagne.



**LES POLONAIS SONT RÉDUITS EN ESCLAVAGE**

Les Empires du Centre ont proclamé la libération de la Pologne! Mais ce bluff cynique du kaiser n'est qu'un prétexte pour recruter de force des soldats qui combleront les vides des armées austro-allemandes. Déjà de nombreux Polonais ont

été enlevés et transportés en Allemagne où on les oblige à travailler. Dans les provinces captives, les femmes et les enfants sont enlevés alors qu'ils sortent des églises et on les entraîne dans des camps où le travail forcé est organisé systématiquement.

*J'ai vu*

PAYSAGES DE GUERRE AU CREPUSCULE



Rien ne peut rendre la mélancolie de l'heure où, sur le front, la nuit va succéder au jour. On a dit que, gagnés par la poignante tristesse des choses, souvent les tirailleurs cessent le feu et que la canonnade se ralentit tandis que l'ombre, mère des angoisses et de la peur, descend pour assombrir la terre. Voici quelques scènes crépusculaires. En haut, sur la route déjà noire, un convoi rentre au gîte. Au-dessous, un conducteur embourbé appelle à l'aide une patrouille de cavalerie. En bas, un canon salue lugubrement la chute du jour.